

NOTES SUR LES PREMIERES SEMAINES CULTURELLES DU TOGO (1973 - 74)

—oO—

A. OTHILY

O.R.S.T.O.M.

Mai 1974

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 22614

Cote : B

Le but des ((Semaines)) culturelles était, nous semble-t-il, de faire ressurgir le patrimoine authentique des sociétés togolaises. Cet héritage avait été occulté et refoulé au cours des époques où ces sociétés avaient perdu le contrôle de leur politique culturelle au profit de nations politiquement et technologiquement mieux armées. Il s'agissait donc de leur permettre, en leur fournissant l'occasion d'exprimer librement ce qui avait été soumis à l'étouffoir des périodes de contrainte, de renouer avec les structures et les énergies profondes et sensibles, avec ces "invariants" qui fondaient leur originalité, leur conférant un style d'approche des choses et des gens inimitable.

Les manifestations de ce fonds "authentique" des divers groupes complémentaires constitutifs de la nation togolaise se traduisirent essentiellement sous la forme de danses, chants, saynètes, expositions des différents produits de la pratique socio-économique, des éléments productifs de ces groupes : arts de divers domaines, artisanat, etc. ...

Nous limiterons nos remarques à un seul de ces domaines. Il n'était pas possible en effet, dans les conditions prévalant alors, de s'attacher à tout avec les moyens dont nous disposions. En effet nous faisions défaut les outils méthodologiques spécifiques dont nous n'aurions pu disposer qu'à la suite précisément d'une observation intensive et systématique de ce phénomène radicalement original auquel nous nous trouvions affrontés.

En annonçant cette limitation de notre objectif et en laissant percevoir quelques unes de ces causes, nous nous trouvons conduits à évoquer par anticipation un des problèmes apparemment simples, évidents, que pose l'étude (si on la veut efficace) de ce type de manifestations. De par leur nouveauté, leur complexité, leur richesse, elles excluent à priori, aussi bien au niveau de la préparation qu'à celui de l'enquête de terrain et de l'analyse ultérieure, toute approche autre que celle d'une équipe véritablement homogène. Elles offrent en effet tant de choses à appréhender, à situer (dans un contexte intellectuel qui est parfois à créer ou recréer de toute pièce par l'observateur), qu'il importe d'abord d'une façon en quelque sorte à priori et abstraite - (au cours des réunions préparatoires aux enquêtes de terrain, puis en s'efforçant de serrer chaque fois au plus près la réalité multiforme et toujours riche, surprenante et quotidiennement affrontée), d'élaborer l'outil qui conférera au travail de chaque membre de l'équipe, puis de la totalité organique que doit constituer celle-ci, sa pleine efficacité.

Nous avons constaté que les éléments indispensables à la constitution de cette équipe existaient déjà en grande partie lors des ((Semaines)) auxquelles nous avons participé. Il s'y trouvait en effet des cinéastes, des spécialistes de l'information, des chorégraphes, des photographes, des spécialistes des Sciences de l'Homme. Nous pourrions suggérer qu'on y adjoigne des spécialistes de la nutrition; doublés de praticiens de l'art culinaire, des ethnologues, des technologues, des sociologues de l'éducation ...

Une telle équipe permettrait d'appréhender d'une façon qui ne soit pas simplement spéculative la masse d'information surgies au cours des ((Semaines)) dans des contextes très variés. Son objectif consisterait à permettre de façon plus rapide et plus rationnelle le passage de l'observation et de l'analyse des phénomènes perçus au cours de cette expression semi-spontanée de réalités sociales demeurées latentes à une élaboration destinée à les utiliser pour une politique culturelle inspirée par la connaissance la plus réelle et concrète possible des réalités socio-culturelles des populations.

A côté des problèmes concernant les techniques et méthodes les plus aptes à permettre une saisie valable des données rendues accessibles par le déroulement des ((Semaines)), il convient d'aborder une question plus fondamentale : celle du rapport entre le culturel et le social dans les démarches préalables à l'élaboration d'une politique culturelle viable, visant à accorder le fonds authentique d'une société à des impératifs vitaux qui dans la majorité des cas ignorent ou contredisent les exigences de la mise en oeuvre de cette authenticité.

Sans prétendre à une incompatibilité radicale que bien des exemples empruntés à d'autres sociétés chez qui la quête conjointe de leur être profond (provisoirement perdu) et le souci vital de ne pas rester en arrière dans la marche de plus en plus rapide qui conduit les nations du monde actuel à tenter de se dépasser dans la voie du progrès technique, nous nous croyons en mesure d'affirmer que c'est dans cet effort passionné de conciliation que se trouvent les difficultés majeures et que c'est là qu'il convient de faire porter l'essentiel et le meilleur des moyens théoriques et pratiques dont disposent les nations qui s'attèlent à cette tâche.

En parlant du "culturel" nous ne tiendrons pas compte, (pour des raisons pratiques et du moins à titre provisoire - aussi longtemps que le fonds même du problème que nous aborderons ne nous y conduira pas) - du conflit opposant les spécialistes sur le contenu des termes de "culture" et de "civilisation". Nous considérons par exemple qu'il est fort possible de

faire entrer dans la catégorie de culture ce que Engelbert **MVENG** définit comme " civilisation ", c'est-à-dire " l'héritage de créativité amassé par un peuple ", " oeuvre de tout le peuple ", patrimoine qui doit être transmis " aux générations qui viennent ", " cette transmission (supposant) des structures et aussi des moyens de transmission " (1). Nous pensons pouvoir en un premier temps considérer une telle définition comme opératoire pour le travail que nous effectuons, même si le Pr. **MVENG** confère au concept de culture une acception restrictive en considérant cette dernière comme " liée à une classe privilégiée " : celle des hommes cultivés " .

Il convient toutefois de dépasser les oppositions terminologiques - (aussi féconds que puissent être les débats de cette nature à un point déterminé de la pratique et de la théorie sociales-), pour mettre l'accent sur ce qui nous semble être le noeud de ce patrimoine produit et transmis par les sociétés : le concept de créativité.

Concept dont **MVENG** saisit pleinement le caractère majeur, fondamental, puisqu'il y revient avec une insistance pleine de sens. Le problème de l'éducation, affirme-t-il en effet, est donc un problème de créativité, l'aboutissement de cette créativité étant encore le peuple en tant que créateur. Il ne s'agit pas de transmettre un héritage mort, mais surtout de transmettre un esprit de créativité (2). Et voilà pourquoi l'héritage de civilisation ne doit pas être considéré comme un patrimoine en dépôt dans des coffres, mais surtout comme un milieu d'inspiration. Il doit être considéré sous un aspect dynamique; il s'agit de rendre nos peuples capables de maîtriser leur destin historique, de rendre compte de ce qu'ils étaient, et de ce qu'ils veulent devenir. Voilà ce que nous entendons finalement par finalité de l'éducation ... Ainsi (...) notre souhait est que nous puissions envisager notre civilisation comme héritage et comme patrimoine mais aussi comme point de départ pour une action nouvelle" (3).

(1) Engelbert **MVENG** - Pré-colloque sur "Civilisation Noire et Education" - Présence Africaine - n° 87 - 3è trim. 73 - p. 20.

(2) Souligné par l'auteur.

(3) **MVENG** - Ibidem.

Le Père MVENG établit une relation fondamentale entre la recherche, la reconquête du patrimoine culturel et civilisateur et sa mise en oeuvre dans les sociétés considérées. Il ne s'agit pas seulement (bien que ce soit là une tâche urgente et indispensable) de constituer des musées et de recueillir des chants, des danses et des contes, de fonder des troupes en sélectionnant les auteurs des meilleures prestations. Il importe, après avoir recueilli et tenté de classer cette masse à première vue disparate et malaisément traitable de matériaux, fruits de la puissance créatrice de l'homme africain, de la rendre signifiante pour les africains d'aujourd'hui, dans le monde d'aujourd'hui.

Que signifient ces danses, ces outils, ces sculptures, ces remèdes, ces plats, ces tissus, ces contes, pour ceux qui les ont produits pour nous et devant nous ? Quel sens ont-ils pour nous ?

Il est évident que des catégorisations, que des classifications s'imposeront, et ce, quels que soient les critères retenus. Peut-on mettre sur un même plan, une danse, un piège à rat ou à agouti (aulacode), une sculpture (faite "pour la Semaine"), une natte tchamba, un bracelet qui fait se pâmer d'envie la Peuhle qui le voit emporter par un citadin plus argenté ? Dynamiser la culture/civilisation ! Mais comment ? Deux lignes du Professeur Mamadou SARR, nous mettront sur la voie. Dans un grand article sur " Le Soudan Occidental du Paléolithique à la première période d'instabilité (1), il écrit en effet ". Le mot civilisation ... pris dans son sens large ... désigne en effet tout complexe qui comprend les idées et les habitudes contractées par l'homme vivant en société. Il existe autant de civilisations qu'il existe de collectivités organisées et l'origine de la civilisation est celle de la société de travail " .

En rapprochant les conceptions de la civilisation du père MVENG et du Professeur SARR, nous sommes en mesure de préciser l'interrogation que nous soulevions à propos du bon usage, du bon traitement (efficace au niveau de la politique culturelle) des informations de toute nature véhiculées par le déroulement de ces ((Semaines)) . Cette interrogation porte sur les moyens les plus adéquats pour mettre en oeuvre sans rompre leur liaison nécessaire les éléments de la totalité organique culture/civilisation-société-travail.

(1) Etudes Maliennes - n° 8 (Spécial), vol. 1, Janvier 1974, p. 109.

Pour des raisons qu'il nous reste à développer, aucune attitude linéaire n'est possible. On s'en rendra compte immédiatement en situant une ou plusieurs pratiques appartenant à l'un ou l'autre de ces domaines dans la totalité à laquelle elle se réfère, puis en intégrant cette dernière dans la réalité sociale globale, seul espace où elle est susceptible d'acquérir sa signification et son efficacité pleines et entières. Nous pouvons dire tout de suite qu'au lieu d'un ensemble même partiellement structuré, nous nous trouverons en face d'un complexe à résoudre et à réduire en un ensemble signifiant.

Il apparaîtra que l'un des facteurs de ce désordre, de cette absence de règles est le temps.

Un des apports majeurs de la sociologie moderne est la prise en compte du rôle capital du temps dans la vie sociale. Au point que certains en sont venus à considérer ce dernier comme la substance de l'existence des sociétés. Et surtout on a mis en évidence la multiplicité des temps sociaux en oeuvre au sein des sociétés en apparence les plus homogènes, les plus immergées dans une soi-disant intemporalité. Cette multiplicité étant d'ailleurs un facteur essentiel de la vie de ces sociétés. Associés à cette multiplicité socio-temporelle et constituant en quelque sorte une autre façon de l'appréhender, nous savons aujourd'hui quels écarts temporels séparent les divers composants d'une même société. Ecart, décalages, anachronismes, qui sont pour une bonne part à l'origine des dysfonctions, arythmies, tensions qui donnent aux sociétés branle, mouvement, poussée au changement.

Peut-on conférer la même pondération aux multiples éléments qu'auront fait jaillir du fond social le choc libérateur des Semaines culturelles ? Nous nous trouverons au terme d'un inventaire dépouillé de tout critère pertinent soit devant une civilisation "plate", soit en face d'une ensemble où chaque élément, grâce à une perspective socio-temporelle adéquate vivra d'une vie à la fois individuelle et collective parce que rendue à ses perspectives réelles, situé et bien situé dans l'ensemble dont il vit et qu'il fait vivre ?

La prise en compte nécessaire des perspectives fait d'elle-même surgir un problème qui concerne l'organisation propre de ces semaines. Dans

toute société, une source de dynamisme est en rapport étroit avec l'opposition du jour et de la nuit, d'Appolon et de Dionysos, de ce que l'on peut et doit exposer au grand jour et de ce qui n'acquiert son efficacité qu'en s'opérant dans une atmosphère de secret plus ou moins profond. Les travaux sur la psychologie et la sociologie des profondeurs ont donné un début de rationalité scientifique à de semblables pratiques, sans pouvoir de par leur nature même aboutir à des explications totalement transparentes, dans la mesure de la liaison nécessaire en ces domaines, entre opacité et efficacité.

C'est pourquoi l'équipe responsable de l'analyse des Semaines devrait vivre la réalité socio-culturelle qu'elle aurait à cerner, (dont elle aurait à rendre compte et à pré-élaborer en matériaux de politique culturelle) dans une double perspective, en se plaçant à un double point de vue : de l'intérieur et de l'extérieur. Ceci afin de pouvoir effectuer le double processus sans lequel une socio-pratique n'est que duperie et illusion. Il s'agit en effet d'une part de s'identifier avec les phénomènes qui s'offrent à nous. Pour ce faire, il importe que pour certains membres de l'équipe la distance entre le phénomène observé et l'observateur soit nulle. Il leur faut, au moment où la danse et le chant commencent, s'oublier en tant qu'observateur, danser avec les danseurs, chanter avec ceux qui chantent, jouer de tout ou partie des instruments dont ceux-ci s'accompagnent. Pour ce participant à âme entière, l'objectif est donc d'amenuiser au maximum la distance. Ce qui est évidemment un idéal et ne saurait en conséquence être atteint que partiellement.

A l'autre pôle, il serait souhaitable de disposer d'un observateur presque totalement étranger aux spectacles qui s'offrent à lui, pour qui l'étrangeté, le décalage, la distance seraient maximaux. Les questions que sa surprise le conduiraient à poser seraient pour l'observateur pleinement engagé dans sa participation aussi bien que pour ceux qui se situeraient dans toutes les situations intermédiaires, autant d'occasions de prise de conscience et de mises à jour d'attitudes, de comportements, de jugements qui jusqu'ici allaient de soi et l'occasion de les confronter à d'autres aspects de la réalité sociale dont les relations avec ce phénomène n'apparaissaient pas jusqu'alors sinon de façon confuse.

Cette dialectique de la distanciation créatrice nous conduit directement vers l'un des points sur lesquels auront à se pencher les spécialistes de diverses disciplines ayant contribué à recueillir la masse d'informations

fournies par ces "Semaines". Il s'agit de la compatibilité entre l'ésotérisme qui joue un rôle essentiel dans l'éducation africaine traditionnelle et la nécessaire communication des connaissances et des informations indispensables à la marche en avant d'une société moderne.

Là encore, il n'est pas question de contester sa place nécessaire dans certaines circonstances bien déterminées de la vie d'une société, ou de sociétés d'un certain type (ou placées à certaines étapes de leur évolution). Le problème est de déterminer la place qu'on lui confèrera parmi les autres pratiques sociales et les relations qu'il sera susceptible d'entretenir avec elles. On peut bien dire que, vu sous un certain angle de vue, le choix entre la primauté accordée à une éducation de type traditionnel accordant la primauté à l'ésotérisme et une priorité bien tempérée, respectueuse de certains cas particuliers, peut s'énoncer sous la forme d'une option entre stagnation et progrès, quelle que soit la forme que puisse revêtir ce dernier.

Le problème de l'ésotérisme, approché dans la perspective dynamique et pratique qui est la nôtre, pourrait d'ailleurs, sans quitter nos préoccupations actuelles, mais en leur conférant un champ plus ample, nous conduire à des interrogations fécondes sur le sens et la portée pratique de la tradition. Il est banal de dire qu'il n'existe pas de tradition en soi et pour soi, tradition-essence, figée, immobile, point de référence en dehors duquel les sociétés actuelles ne trouveraient point de salut. Cette conception, mise à mal depuis qu'a mordue la poussière l'affirmation de sociétés sans histoire, demande qu'on s'y arrête de plus près.

Ne peut-on considérer l'ésotérisme, surtout dans ses formes les plus raidies, comme la conséquence d'un processus dangereux pour une réalité sociale dont les pratiques ésotériques anciennes constituait un des éléments ? La menace de destruction du système social par des forces malaisées à appréhender et à combattre à cause de leur étrangeté radicale et par leur supériorité technologique, n'a-t-elle pas amené un repliement sur les positions les plus faciles à dissimuler à l'adversaire à la fois par leur nature - le secret - et leur organisation plus élaborée - liée à cette nature même ? - Une seconde étape plus importante encore dans les perspectives de remise en oeuvre des pratiques

traditionnelles - consiste dans les conséquences de ce repli défensif et dissimulé. Tandis que sous l'influence de la contrainte étrangère, les autres composants du corps social étaient conduits - même à leur corps défendant, à garder le contact avec le dehors, à absorber, volens nolens, l'apport extérieur, à jouer même en gardant son quant-à-soi, le jeu de l'adversaire d'hier, les praticiens de l'ésotérisme, devaient jouer le rôle de gardiens de la permanence, de mainteneurs de l'invariant. Position intenable s'il en fût. A la fois par l'impossibilité de conserver une imperméabilité radicale aux influences de l'extérieur, par une déformation idéologique consciente ou des infiltrations et surtout, par un gauchissement nécessaire de l'acquis antérieur pour maintenir la pureté dont ils s'étaient constitués les défenseurs.

Si la proportion chaque fois différente de secret et d'ouverture permet d'accéder au spécifique de chaque société particulière, elle nous oriente également vers un autre type de relations. Celles, variables, au gré des conjonctures particulières qu'entretiennent les structures sociales et la sphère culturelle d'un peuple. La seule affirmation universellement reconnue étant l'existence nécessaire de ces rapports et leur interaction dont la nature et l'intensité varient elles - aussi en fonction de facteurs dont certains sont communs à la majorité des ensembles socio-culturels, mais qu'il est nécessaire d'examiner pour chaque cas. Un des apports importants de ces ((Semaines)) pourrait consister à mettre en évidence le fait que par les rapports spécifiques qu'elles entretiennent avec leur milieu, les diverses sociétés constitutives de l'ensemble togolais forment autant de "micro-humanités" distinctes, profondément originales les unes par rapport aux autres, créatives les unes autant que les autres. Cette constatation permettra peut-être d'échapper au risque d'une politique culturelle visant à créer une société plate, uniforme et en définitive stérile, et condamnés par la mise hors de jeu de ses possibilités de création propre, de se soumettre passivement à l'absorption de modes de penser et d'agir venus d'ailleurs.

Une observation plus poussée de ces sociétés permettrait en effet de mettre en évidence dans chacune d'elles, à côté de l'existence de la multiplicité des activités nécessaires à l'existence d'une société, l'accentuation, l'insistance sur une ou plusieurs activités particulières, entraînant elle-même la valorisation ou l'attribution d'un statut particulièrement valorisé à une

catégorie d'agents producteurs au sein de cette société : fondeurs (bassari), vanniers (tchamba), tisserands (bafilo), forgerons (yadé) etc ... Certes, l'évolution (surtout dans ses modalités coloniales qui ont dépouillé les sociétés en place de leur initiative pour assujettir leurs pratiques socio-économiques à des impératifs étrangers à leur dynamique propre) a largement faussé cet état de choses et il n'est évidemment pas question de prétendre opérer un retour en arrière à la recherche d'un illusoire "âge d'or". Le problème est plutôt de savoir dans quelle mesure les groupes actuels constituent des systèmes cohérents, accomplis, de relations, avec des aspects chaque fois nouveaux de la nature. (Compte tenu évidemment des bouleversements de toute sorte provoqués par l'ère coloniale et celle qui a suivi). - C'est en effet dans la possibilité d'assurer le maintien et le renouvellement permanent de ces ensembles avec leur milieu, leur environnement (proche ou lointain) qu'il sera possible de réparer, de perpétuer le dialogue sans cesse renouvelé en dehors duquel toute originalité et toute authenticité sont malaisées à concevoir.

Afin de mener cette quête d'originalité socio-culturelle conjointement avec la recherche vitale des outils de la modernité, il apparaît indispensable de maintenir au sein de chaque groupe comme au cœur de chaque individu mobilisé par cette entreprise, une double visée, l'une vers le dedans et la profondeur, l'autre vers l'océan de la modernité qui à chaque instant menace de submerger ceux qui s'endorment à la tâche. Il faudrait être en somme à la fois et d'un même élan, Japonais et Nègre, Japonais/Nègre. S'enraciner au plus profond de soi donne en effet la réponse au ((Qui es-tu ?)) grâce à laquelle il sera possible de s'attaquer sans complexe d'aucune sorte aux multiples problèmes, risques et dangers qu'il faut affronter dans sa lutte pour l'avoir, la technique, le savoir, le plaisir.

Il importe donc de bien saisir ce que nous entendons par quête de l'être. Il ne s'agit - ou pas simplement - de la recherche d'une chose, d'une essence permanente, incorruptible, qui aurait été ensevelie dans les tourbillons des époques coloniales. Il ne s'agit pas d'une substance à redécouvrir, au sens où HEGEL qualifiait les Grecs de "nation substantielle". L'erreur consisterait à confondre l'identité collective d'un groupe avec la notion de "peuple-entité". La seule saisie permettant d'appréhender un peuple dans son dynamisme créateur est celle qui le concevra comme un centre d'initiative et de réinvention, c'est

à-dire comme un être historique. "Or (l'historicité des peuples) se ramène, de proche en proche, aux rapports d'une société avec une nature" (1).

En recherchant l'être d'une société dans les relations multiformes qu'elle entretient avec un espace, nous nous situons à l'un des niveaux à partir desquels nous pourrions accéder aux différentes catégories qui nous permettraient sinon de reconstituer du moins d'élaborer les questions grâce auxquelles nous pourrions cerner son identité collective. En effet comme écrit Jacques BERQUE ((c'est dans (les rapports d'une société avec une nature) que s'enracinent les invariants. Mais cela suppose dès les niveaux de base de complexes interférence entre catégories différentes. Même la collectivité territoriale, où nous voyons la forme la plus simple d'une identité, postule un temps comme un espace. Elle n'est société que si, plongeant dans des liaisons écologiques, elle pointe en élaborations idéales. Son aire d'exercice est le lieu de question plus que le lieu de la stabilité. On pourrait même à certains égards définir une identité collective comme le rebondissement perpétuel d'une critique, le foyer d'une remise en cause, le cumul d'une problématique. Voilà qui éveille à la fois l'idée d'une continuité et celle d'une rupture" (2).

(1) Jacques BERQUE - L'Orient Second - pp. 44 - 45.

(2) Jacques BERQUE . Ibidem.